

Araminte s'enquiert de Dorante auprès de Dubois

Les Fausses Confidences furent jouées en mars 1738 aux Italiens. C'est la dernière pièce longue de Marivaux. Le point de départ de l'intrigue pourrait être inspiré d'une nouvelle de Challe, l'histoire de Dupuis et de Mme de Londé (*Les Illustres françaises*, 1713-1720). Le sujet de la pièce est ainsi résumé par Collé : « Un jeune avocat devient le matin l'intendant d'une veuve fort riche ; cette veuve devient amoureuse folle l'après-dînée ; et l'avocat devient son mari le soir. »

Au début de la pièce, Dorante, le neveu désargenté de Monsieur Rémy, procureur, s'introduit dans la maison de Madame Argante sous prétexte d'y occuper le poste d'intendant, en réalité pour y séduire sa fille Araminte, une riche veuve, avec l'aide de Dubois, son ancien valet qu'il a dû licencier. La connivence de Dubois et de Dorante demeure inconnue dans la maison de Madame Argante.

SCENE XII. — DUBOIS, ARAMINTE

DUBOIS. — On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame ?

ARAMINTE. — Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis : pour quoi donc avoir prise¹, sur ce misérable tableau², avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS. — Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, *d'un air vif*. — Eh ! laisse là ton zèle, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut ; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près .

DUBOIS. — J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE. — Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi s'écrier : si je disais un mot³ ? Y a-t-il rien de plus mal à toi ?

DUBOIS. — C'est encore une suite de zèle mal entendu.

1 « PRISE, se dit aussi des querelles, des combats. *Jurgia, contentiones, rixæ*. On a donné des gardes à ces Cavaliers, parce qu'ils ont eu quelque *prise* ensemble ; ils en sont venus aux *prises*, aux injures, aux coups. Il est fâcheux d'être aux *prises* avec la mauvaise fortune. S. EVR. » (Dictionnaire de Trévoux, éd. 1771.)

2 A la scène 10, Dubois s'est querellé avec Arlequin au sujet d'un portrait d'Araminte que Dorante a accroché dans le nouvel appartement qu'on lui a attribué, comme intendant, dans la maison de Madame Argante. Dubois s'en est expliqué devant Mme Argante : « En arrangeant l'appartement de Monsieur Dorante, j'ai vu par hasard un tableau où Madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai été pour le détacher ; ce butor [= Arlequin, valet d'Araminte] est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus. » C'est après cet incident que Mme Argante a sommé sa fille Araminte d'avoir une explication avec Dubois au sujet de Dorante : « Interrogez-le ; sachons ce que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous ; il n'y a que vous qui n'y prenez garde. » (Scène 11.)

3 La première réplique de Dubois, à la scène 10, est : « Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite. »

ARAMINTE. — Eh bien ! tais-toi donc, tais-toi ; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS. — Oh ! je suis bien corrigé.

ARAMINTE. — C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et Monsieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à présent ?

DUBOIS. — Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommoder : ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous ; quoiqu'il soit fort habile⁴, au moins : ce n'est pas cela qui lui manque.

ARAMINTE. — À la bonne heure ; mais il y aura un inconvénient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps ; j'y ai pensé depuis ; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec cette passion si excessive que tu dis qu'il a, et qui éclaterait⁵ peut-être dans sa douleur. Me fierais-je à un désespéré ? Ce n'est plus le besoin que j'ai de lui qui me retient, c'est moi que je ménage. (*Elle radoucit le ton.*) À moins que ce qu'a dit Marton ne soit vrai, auquel cas je n'aurais plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez Monsieur Remy, et que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps, et qu'il fallait qu'ils se mariassent ; je le voudrais.

DUBOIS. — Bagatelle ! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble. Et moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi cette fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c'était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu'on m'offrait.

4 « quoiqu'*habile* dans sa fine signification, n'emporte qu'adresse & industrie, il ne laisse pas d'avoir la signification commune de *savant* ; & on dit tous les jours, d'un Docteur qui sait tout, que c'est un *habile* homme ; mais la signification est déterminée par la matière ou par les substantifs qu'on y joint. [...]

☞ *HABILE*, *savant*, *docte*, synonymes. Fixons, d'après M. l'Abbé Girard, la vraie signification de ces mots. L'*habile* semble plus entendu. Les connoissances qui se réduisent en pratique rendent *habile*. Nous devenons *habiles* par l'expérience. Le *savant* semble plus profond. Nous devenons *savants* par la méditation. Le *docte* est plus universel. Nous devenons *doctes* par la lecture. Voyez *DOCTE & SAVANT*. [...]

HABILE se dit aussi de tout ouvrier qui excelle en son art. C'est un *habile* Peintre, un *habile* Sculpteur, parce que ces arts supposent un apprentissage. Par cette raison on ne doit pas dire un *habile* Poète, un *habile* Orateur, à moins qu'on n'entende celui qui se tire adroitement d'un sujet épineux. On le dit aussi de ceux qui excellent en d'autres choses que dans les arts mécaniques. Mondori étoit un des plus *habiles* Comédiens de son temps. MÉN.

HABILE se dit aussi pour adroit, *sagax*, *solers*. Il étoit *habile* à cacher ses entreprises. ABLANC. Les hommes sont si *habiles* à se déguiser, qu'on ne peut pénétrer leurs véritables intentions. BELL. Les plus *habiles* à imposer passent pour avoir le plus de mérite. ID. Un Ministre *habile* à cacher ses desseins. Dans ce sens ce n'est pas toujours un terme de louange. Ainsi on dit un *habile* fripon.

HABILE se dit aussi dans le style familier, des gens expéditifs, qui font beaucoup de travail en peu de temps. *Promptus, facilis*. Ce Conseiller est *habile* & expéditif ; il a bientôt vu & jugé un procès. Ce Courier est *habile*, il est venu de Lyon à Paris en 36 heures. » (*Dictionnaire de Trévoux*, éd. 1771.)

5 « ☞ On le dit aussi, figurément, des choses qui ont été cachées, & qui viennent à la connoissance de tout le monde. On tramoit cette conjuration il y avoit long-temps ; mais enfin elle a éclaté.

Quelque orage sur eux est tout prêt d'éclater. RAC.

On soupçonnoit un mariage clandestin, il a enfin éclaté, on l'a déclaré hautement. Ils en vinrent à une animosité réciproque, qui éclata en plusieurs rencontres. L'AB. REGN.

☞ On dit de même *éclater* en injures, en reproches & s'emporter. *In querelas, in convicia erumpere*. Je fus prête à *éclater* cent fois par mes pleurs & par mes reproches. » (*Dictionnaire de Trévoux*, éd. 1771.)

ARAMINTE, *négligemment*. — Il t'a donc tout conté ?

DUBOIS. — Oui, il n'y a qu'un moment, dans le jardin où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, et d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, et qu'il fallait qu'il sortît ; ce qui l'a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE. — Eh ! tant pis ; ne le tourmente point ; tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là, tu le vois bien. J'aurais beaucoup de ce mariage avec Marton ; je croyais qu'il m'oublierait, et point du tout, il n'est question de rien.

DUBOIS, comme c'en allant. — Pure fable ! Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire ?

ARAMINTE. — Attends : comment faire ? Si lorsqu'il me parle il me mettait en droit de me plaindre de lui ; mais il ne lui échappe rien ; je ne sais de son amour que ce que tu m'en dis ; et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer ; il est vrai qu'il me fâcherait s'il parlait ; mais il serait à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS. — Vraiment oui ; Monsieur Dorante n'est point digne de Madame. S'il était dans une plus grande fortune⁶, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire, mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triste*. — Vraiment non, voilà les usages ; je ne sais pas comment je le traiterai ; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS. — Eh bien ! Madame a un si beau prétexte... Ce portrait que Marton⁷ a cru être le sien à ce qu'elle m'a dit...

ARAMINTE. — Eh ! non, je ne saurais l'en accuser ; c'est le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS. — Point du tout, c'est de Dorante, je le sais de lui-même, et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE. — Va-t'en ; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piège.

DUBOIS. — Oui, Madame, il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

ARAMINTE. — Laisse-nous.

Marivaux, *Les Fausses Confidences*, acte II, scène 12

6 « La fortune est proprement la destinée, la fatalité, en tant qu'elle procure les richesses & les honneurs, ou qu'elle prive de ces biens. [...] Il faut être égal dans la bonne & dans la mauvaise *fortune*. Il faut plus de vertu pour soutenir la bonne *fortune* que la mauvaise. ROCH. [...]

FORTUNE, se dit dans le même sens de l'état où l'on est, du crédit, des biens qu'on a acquis, ou par son mérite, ou par hasard. Cet homme fera *fortune* (*rem faciet*), poussera bien loin sa *fortune*, saura bien ménager sa *fortune*, n'abusera pas de sa *fortune*. Beaucoup de gens sont jettés hors de la carrière de la *fortune* avant que de la fournir. S. RÉAL. [...]

Travailler à faire sa *fortune*, c'est travailler à acquérir des biens, du crédit, &c. » (Dictionnaire de Trévoux, éd. 1771.)

7 Marton est la suivante d'Araminte. Nouvelle allusion à l'altercation de Dubois avec Arlequin à la scène 10.